

Montpellier mai 2014

Christian Bromberger

Nouer la complicité. L'importance des premiers contacts

Intervenant au tout début de ce colloque, il me semble cohérent d'évoquer les débuts de l'enquête ethnographique. Largement diffusées dans les manuels et pendant les cours, deux recommandations s'imposent quand on aborde pour la première fois un terrain. Tout d'abord avoir une connaissance préalable de la société, du problème que l'on vient étudier. En ethnographie, comme dans les autres instances de la vie, on ne donne qu'aux riches. Aller étudier la poterie sans pouvoir tenir une discussion sur les différents types de tour, sur l'engobe ou la glaçure, engager une recherche sur la pratique religieuse en ignorant les textes fondateurs et la liturgie, débiter une enquête sur le football sans connaître la composition de l'équipe et le palmarès du club que l'on étudie, voilà de bien mauvaises prémices. À des questions générales on répondra par quelques propos généraux pour se débarrasser au plus vite de l'intrus. En revanche, si le questionneur a du répondant, fait preuve de compétence technique, le questionné s'engagera volontiers dans une discussion de connaisseurs. En second lieu, il faut, me semble-t-il, accepter d'être soi-même questionné sur les usages de la société d'où l'on vient. L'enquête doit être réciproque, faite de dons et de contre-dons d'informations et d'expériences. Mais ces bons usages méthodologiques sont-ils suffisants pour créer cette relation de complicité, de connivence nécessaires pour nouer des liens intimes et dépasser la sécheresse des notations factuelles. Il s'agit, dans une enquête, de passer des *out* aux *in* pour reprendre un vocabulaire geertzien ou encore, pour le chercheur d'accorder « ce qu'il pense que les gens pensent » avec « ce qu'il pense que lui-même penserait s'il était vraiment l'un d'eux », selon les mots de Dan Sperber. Il s'agit donc d'arriver à penser comme si nous en étions, d'appréhender le point de vue indigène, d'aller fureter dans le tour d'esprit des autres, de parvenir à se représenter ce que l'autre peut ressentir. Cette relation de connivence, qui permet un accès à l'intime, comment s'établit-elle ? Le partage d'une même expérience ou d'une même « passion ordinaire » est un atout sur ce chemin. Mon collègue Jean-Pierre Digard m'expliquait que ses compétences en équitation, et en particulier le fait de bien monter à cheval, avaient rapidement établi une connivence avec les nomades cavaliers Bakhtyâri dont il entreprenait l'étude. De mon

côté, je n'avais nulle pratique de la riziculture quand je débutais une enquête dans un village de l'Iran caspien. Ce qui créa rapidement une complicité, ce ne fut pas une pratique ordinaire, mais une « passion ordinaire », en l'occurrence le football. C'était en 1982. Dans le contexte de la révolution et de la guerre contre l'Irak, la vie quotidienne dans les villages était particulièrement tendue et difficile : des jeunes partaient pour le front, des opposants étaient arrêtés, des denrées de base manquaient. Ces sujets alimentaient, lors des veillées, l'essentiel des discussions mais on commentait aussi avec ferveur et, contre toute attente, les exploits de Maradona, de Platini ou de Rummenigge, dont la télévision diffusait parcimonieusement les images. Entre un prône et une émission de propagande, on pouvait, en effet, voir des résumés de matchs des principaux championnats européens (je m'en rappelle une où un Indien, hopi je crois, brandissait un portrait de Khomeyni et félicitait les Iraniens d'avoir chassé les Américains de leur pays). On s'intéressait donc là-bas aussi, et dans une situation peu ordinaire, à la Juventus de Turin, au Bayern de Munich et au F.C. Barcelone mais encore aux résultats de... Bastia - Nancy. Ma connaissance du football était une des meilleures entrées en matière ; elle permettait d'engager la conversation sans préalable cérémonieux et aux passionnés d'actualiser leur savoir sur tel ou tel club européen. Sur place la pratique du football occupait une part non négligeable du temps de loisir. Un notable avait autorisé les jeunes à transformer une de ses parcelles non utilisées en terrain de football. Je participais aux matchs d'entraînement. Ce fut le point de départ d'une connivence qui ne s'est plus démentie, avec les jeunes devenus moins jeunes par la suite. J'en eus la confirmation quelques années après, quand j'appris qu'un tournoi organisé localement avait pris le nom de *jâm-e Kristiân* (Coupe Christian). Mais si de tels pratiques et engouements partagés créent de la connivence, ils n'engendrent pas pour autant cette complicité confiante qui naît de la participation directe ou indirecte à un même vécu extraordinaire. L'exemple le plus marquant de cette métamorphose des relations d'enquête nous est fourni par Clifford Geertz dans son célèbre article sur le combat de coqs à Bali. Rappelons-nous. Geertz et son épouse assistent à un combat de coqs, une pratique interdite par la loi indonésienne. Lors de la descente de police qui interrompt le combat, forts du principe anthropologique : « À Rome, il faut faire comme les Romains », ils dévalent la grand-rue du village et s'installent, comme si de rien était, autour d'une table posée à la hâte dans un enclos, complices de leur hôte de fortune, qui explique aux policiers à la poursuite des

contrevenants que ces professeurs américains ont passé là tout l'après-midi à parler paisiblement culture derrière une tasse de thé. Alors que, jusque là, les Balinais évitaient les Geertz, les traitant, je cite, comme « des non-personnes, des spectres, des invisibles » et que les anthropologues en venaient à se demander s'ils étaient « réellement réels après tout », le lendemain du combat de coqs et de la descente de police, « la face de l'univers était changée. Non seulement nous n'étions plus invisibles, mais nous attirions toute l'attention, nous étions l'objet de tout un débordement de cordialité, d'intérêt (...) Pour ce qui était de nos relations avec la communauté, ce fut un moment décisif : littéralement parlant, nous étions *in* ». Autre exemple, avant de vous conter ma propre expérience et d'en tirer les leçons. Ce qui a instauré une relation de confiance entre mon collègue Digard et ses nomades bakhtyâri, c'est, me disait-il, son arrestation par la police politique (la SAVAK), du temps du chah, une police politique qui traquait et insupportait les nomades. A son retour dans la tribu trois mois plus tard (car il a été relâché...) se sont instaurées des relations de complicité fondées, à la faveur d'un événement, sur des expériences et des sentiments communs. Venons-en à l'événement fondateur qui a scellé ma complicité avec la population de l'établissement rural du nord de l'Iran que j'ai étudié pendant de nombreuses années. C'était donc en 1982 dans un contexte particulièrement difficile, j'en ai dit un mot. J'étais déjà venu enquêter dans la région mais avant la révolution islamique. J'hésitais à contacter d'anciens informateurs et amis. Qu'étaient-ils devenus ? Ma présence à leurs côtés n'éveillerait-elle pas des soupçons, des tracasseries ? Avant de penser à éventuellement servir, l'ethnologue doit, surtout, veiller à ne pas nuire à ceux qui l'accueillent. Au bazar de Rasht, la principale ville de la région, j'avais demandé comment trouver Haji X., un gros commerçant que j'avais connu naguère et dont je ne pensais pas qu'il pût être menacé. On m'avait répondu sèchement, sans me donner de renseignement et en cherchant à savoir le but de ma visite. Je décidai alors d'aller là où un taxi collectif qui desservait les localités de la plaine centrale du Gilân me laisserait. Je sautai dans la première voiture en partance, une Volga soviétique qui avait manifestement fait son temps. Le véhicule était bondé et un passager était assis entre la portière et le chauffeur, comme c'est la coutume pour gagner de la place. On pensait que j'allais à Âstâne, une petite ville proche au sanctuaire réputé située sur la grande route. Ma voisine avait remarqué que j'avais un accent étranger et pensait que j'étais un marchand ambulancier

turcophone venant des montagnes proches. Elle me demanda si j'avais dans mon sac des étoffes à vendre. Ma réponse la déçut. Passé Âstâne, le chauffeur et les passagers commencèrent à éprouver de sérieuses inquiétudes. Où donc cet intrus voulait-il se rendre ? Nous étions arrivés à une petite ville côtière que le chauffeur pensait être, enfin, ma destination. J'indiquais à mes interlocuteurs médusés que je souhaitais aller jusqu'au terminus. « Pourquoi ? Avais-je des connaissances là-bas ? ». Plusieurs années après, je compris mieux le sens de cette dernière question quand je demandai à un habitant du village où j'allais aboutir s'il était déjà allé à Ispahan ; il me répondit en me riant au nez : « Mais non ! Je n'y connais personne. Qu'irais-je y faire ? ». En Iran, comme sans doute ailleurs, la carte que l'on a dans la tête est celle, non pas des monuments historiques, mais de ses relations sociales. Et moi, je n'en avais pas dans ce village, situé à quelques kilomètres à l'intérieur des terres, et que j'allais découvrir. Arrivé au terminus, je récupérai mon sac, fis quelques pas et m'installai dans le *qahve khâne* (littéralement « la maison de café », mais c'est du thé que l'on y consomme) qui jouxtait la « station » de taxis. Les quelques clients présents en cette fin de matinée interrompirent leur conversation et me dévisagèrent, éberlués. Ceux qui franchissaient l'entrée stoppaient net, comme assommés par la vue de ce visage inattendu. Bientôt les bancs qui entouraient la salle se remplirent et je me retrouvais cerné par des regards obliques¹, inquiets et silencieux. Au bout d'une vingtaine de minutes où l'on aurait entendu une mouche voler, un homme entre deux âges, plus courageux que les autres, me lança : « *Âqâ, che kâri ?* » (Monsieur, qu'est-ce que vous faites ? Quelle est votre occupation ?). Il est difficile d'exposer à des paysans rentrant des champs ce qu'est l'ethnologie (en persan *mardomshenâsi*, littéralement la connaissance des hommes). Je répondis que j'enseignais à l'université et que je m'intéressais au Gilân sur lequel j'avais déjà écrit un livre². Je sortis de mon sac ce volume qui venait de paraître et qui comportait un long résumé en persan. Le livre circula entre les hommes qui, chacun à leur tour, marmonnèrent quelques pieuses paroles. Personne n'y prêta vraiment attention mais on a, en Iran, un grand respect de

¹ Il n'est pas habituel en Iran de regarder un étranger ou une simple connaissance droit dans les yeux. Seules les relations amicales ou amoureuses, ou, à l'inverse, la colère amènent à regarder frontalement son interlocuteur. On désigne le fait de regarder de façon oblique, sans se faire voir par l'expression *chap, chap negâh kardan* (regarder à gauche gauche).

² Avec Marcel Bazin : M. Bazin et C. Bromberger, *Gilân et Âzerbayjân oriental. Cartes et documents ethnographiques*, Paris et Téhéran, Institut français d'iranologie de Téhéran, Éditions Recherche sur les civilisations, 1982.

la chose écrite, qu'on la comprenne ou pas. Malgré ma tenue négligée et mon âge encore jeune (35 ans), j'étais désormais le professeur étranger ayant écrit un livre et méritant donc le respect. Mais pas encore la complicité. Ce serait pour plus tard.

En sortant du *qahve khâne*, je tombai sur deux jeunes gens qui jouaient aux billes avec des noix (c'est le *âquz bâzi*, le jeu de noix). Nous flânâmes à travers le hameau ; les paysans s'affairaient autour de la rizerie où était battue, décortiquée et blanchie la moisson récemment récoltée. Mes deux compagnons étaient voisins et me proposèrent d'aller prendre le thé chez leurs parents. Leurs maisons se trouvaient le long d'une ruelle qui avait tout récemment reçu le nom d'un martyr de la guerre Iran-Irak. De la véranda d'une de ces maisons - celle qui serait ma résidence au fil des séjours et des années -, on découvrait les rizières qui s'étendaient sans discontinuer, puis, bouchant l'horizon, les montagnes de l'Elbourz, aux sommets déjà couverts de neige en ce début d'automne. La mère de mon hôte apporta le thé et, visiblement intriguée par mes intentions, me demanda si j'étais célibataire. Je sortis mes photos de famille et notamment celles de mes trois enfants qui circulèrent parmi les convives, attirés par la curiosité et de plus en plus en nombre. La séance des photos, mes commentaires sur le caractère de chacun de mes enfants dissipèrent, partiellement au moins, la crainte qui enrobait ma présence. En définitive, je semblais être un humain comme les autres.

Les gens qui m'entouraient n'étaient pas, eux, tout à fait comme les autres. Ou plutôt ce n'était pas seulement des paysans du lieu. Il y avait là des étudiants, des intellectuels qui avaient trouvé refuge dans cette campagne éloignée. Ils me parlaient avec passion de Romain Rolland³ et du philosophe marxiste Georges Politzer. J'apprendrai beaucoup plus tard que le hameau avait été surnommé Leningrad en raison de la présence en son sein de militants de la gauche laïque et de l'influence des idées communistes qui s'y exerçait. Ces militants m'interrogeaient sur la politique extérieure de la France (qui soutenait alors l'Irak), sur les systèmes sociaux que je préférais, sur la place de l'agriculture dans les pays socialistes... Je m'évertuais à répondre prudemment, parfois à côté des questions, et à ramener les propos de mes interlocuteurs vers les réalités locales. Comme la nuit était tombée et que quelque trente personnes étaient désormais réunies dans la véranda pour voir à quoi ressemblait l'intrus, on entendit le

³ Romain Rolland, dont plusieurs œuvres ont été traduites en persan, est sans doute plus connu en Iran qu'en France ; c'est une référence majeure pour les intellectuels de la gauche laïque.

bruit strident du moteur d'une moto qui stoppa net devant l'entrée de la maison. Deux *pâsdâr* ou deux *bassiji* (rien ne permettait de les distinguer) déboulèrent dans la véranda. Ils venaient du « hameau du bas » de l'établissement où s'était installée, dans un local-bibliothèque occupé auparavant par les militants de gauche (le local avait été appelé *Setâre-ye sorkh*, « L'étoile rouge ») une garnison de volontaires islamiques. Ceux-ci avaient remplacé les livres marxistes qui s'y trouvaient par des ouvrages pieux ou de propagande de leur bord. Les volontaires me demandèrent avec politesse de les suivre ; ils étaient manifestement gênés d'enfreindre les lois de l'hospitalité, des lois d'airain en Iran. Protégé par le cocon chaleureux de mes hôtes, je refusai, arguant que j'étais à leur disposition mais ici même ; ils me demandèrent mes papiers, me posèrent toute une série de questions sur mes activités en France et en Iran et enfin, c'était la seule information qui les intéressait vraiment, ils me demandèrent ce que je pensais de la révolution islamique ; je ne voulais surtout pas aborder les questions politiques et ainsi encore plus prêter le flanc aux accusations d'espionnage dont sont systématiquement frappés en Iran les chercheurs en sciences sociales, et en particulier les ethnologues. Je réfléchis, levai les yeux et répondis à haute voix à celui qui m'interrogeait : « Ce soir on voit beaucoup d'étoiles dans le ciel ». Un fou rire s'empara de la petite assemblée et les volontaires, déconfits, déguerpirent. La complicité était née et quelque 25 ans après on me parlait encore de cet acte inaugural. Sans doute celui-ci n'avait-il pas le lustre de l'événement qui permit à Clifford Geertz de gagner la confiance de la population d'un village balinais. Mais les premiers gestes et les premières paroles de l'ethnologue, qui sont affaires de circonstances, sont décisifs pour le déroulement d'une enquête.

Quelles leçons tirer de cette anecdote ? Sans doute tout le monde n'a pas la chance d'assister à un combat de coqs interdit, d'être arrêté par la SAVAK ou de voir débouler et se replier des gardiens de la révolution quand il entame sa recherche de terrain. Rassurons ceux qui n'ont pu profiter d'une telle coïncidence. Un tel événement fondateur interviendra au gré des circonstances au cours de l'enquête. Encore faut-il y participer et se trouver du bon côté de la barricade, autrement dit du côté de la connivence. Mais cette connivence peut se briser si l'on soupçonne chez l'ethnologue la volonté factice de ne plus être un autre et de se confondre totalement avec ceux qu'il étudie. On l'attire parfois vers ce rôle pour en faire un porte-parole convaincant vers l'extérieur. Mais le « néo » est alors remis à sa place et doit vite déchanter. De personnage sympathique de l'entre-deux le voici devenu un jumeau insupportable,

accusé d'en savoir trop et de risquer trahir, un peu comme l'interprète dont nous parle Ismail Kadaré dans *Les quatre interprètes*. Quelles que soient les relations de confiance établies, les émotions partagées, il faut savoir aussi, me semble-t-il, rester à bonne distance. « N'est-il pas toujours vrai, même chez nous, que le bon voisinage exige des partenaires qu'ils deviennent pareils jusqu'à un certain point en restant différents ? », écrivait Claude Lévi-Strauss. Cette relation de confiance établie dans l'instant d'un événement et d'une émotion partagée est un état fragile qui s'éprouve dans la durée. Elle suppose, à travers le temps, réciprocité, transparence, faits tangibles qui confirment ce lien moral et affectif. C'est donc à partir d'expériences subjectives (des rapports de connivence, de confiance, d'amitié) que l'ethnologue constitue son savoir qui vise à l'objectivité. C'est là un des paradoxes sympathiques de cette discipline. Sans cette proximité, l'ethnologie demeurerait superficielle et comme à la périphérie du monde qu'elle étudie.